

La religion égyptienne

Françoise Dunand

Professeur émérite de l'université de Strasbourg Directrice des fouilles d'El-Deir (oasis de Kharga)

Des monuments admirablement préservés, des textes de mieux en mieux déchiffrés et une multiplicité d'images : on pourrait penser que la religion égyptienne n'a plus de secrets. Pourtant, de ses débuts, nous ne savons à peu près rien. Lorsque l'Égypte entre dans l'histoire, sous la forme d'un état centralisé, dirigé par des rois au pouvoir absolu, son système religieux est déjà en place. Ce système va perdurer pendant plus de trois millénaires, comme nous l'explique aujourd'hui Françoise Dunand qui a publié notamment, aux éditions Colin en 1991, Dieux et hommes en Égypte.

Dès l'origine, le pharaon est le responsable du culte...

Sous l'Ancien Empire, ses rapports étroits avec les dieux sont évidents : les statues de Chephren, retrouvées dans son temple funéraire à Giza, montrent le faucon Horus posé sur sa nuque et l'entourant de ses ailes, expression de la protection divine exercée sur la fonction royale. Un peu plus tard, on multiplie les images de Mykerinos en compagnie de divers dieux. Mais c'est surtout avec les *Textes des Pyramides* de l'Ancien Empire que sont clairement formulés les aspects religieux du pouvoir pharaonique : le roi, à sa mort, est dit « rejoindre ses pères », les dieux, dans un séjour étoilé, après avoir traversé l'océan céleste dans la barque du dieu solaire Rê. Il est également assimilé au dieu Osiris qui, après avoir été mis à mort, est allé régner sur un séjour souterrain. Mais la légitimation religieuse du pouvoir royal trouve son expression la plus frappante dans un mythe qui semble remonter au III^e millénaire, celui du combat d'Horus et de Seth. Horus revendique l'héritage de son père Osiris, dont Seth veut s'emparer. Dans un premier temps, l'assemblée des dieux jouant le rôle d'arbitre décide que l'héritage sera partagé entre les deux rivaux ; mais le combat reprend et la victoire est finalement remportée par Horus, qui sera désormais seul maître du royaume d'Osiris – c'est-à-dire l'Égypte. Une vision typiquement dualiste de l'histoire de l'Égypte, représentée comme l'union de « deux terres », s'affirme dans ce mythe fondateur, et bien sûr, c'est l'existence d'un pouvoir unique qui est de ce fait justifiée : le roi est fondé à l'exercer en tant que successeur d'Horus. La titulature royale, élaborée très tôt, souligne la parenté du pharaon avec les dieux : il est « Horus », « Horus d'or », « fils de Rê ». Sa fonction de garant de l'unité des deux terres s'exprime dans le titre de protégé des « Deux Maîtresses », le vautour Nekhbet et le cobra Ouadjet, déesses tutélaires de la Haute et de la Basse Égypte.

Des dieux sous forme de faucon, de vautour, de cobra...

Les informations très rudimentaires dont on dispose sur la religion de l'Égypte préhistorique permettent de penser que les animaux y occupaient une place importante. Les noms que portent à l'époque historique les circonscriptions administratives, – l'ibis, le taureau noir, le lévrier, le cobra,

le crocodile –, rappellent sans doute un animal particulièrement honoré dans la région. Mais les premiers textes, les premiers monuments n'évoquent pas de cultes rendus à des animaux. Dès ce moment, les dieux sont généralement représentés sous forme humaine. Par la suite, lorsque les images divines se multiplient, des formes complexes leur sont attribuées : Amon peut être simultanément représenté sous la forme humaine, sous celle d'un bélier ou d'un homme à tête de bélier ; Hathor est figurée comme une femme, vache ou femme à tête de vache. Cela ne signifie pas qu'on rende un culte au bélier ou à la vache en tant que tels : on honore la puissance qui peut prendre, selon les circonstances, l'aspect du bélier ou de la vache. À la Basse Époque, on admettra que le dieu puisse s'incarner dans un animal vivant qui dès lors recevra un culte : le taureau Apis, le bélier de Mendès, le crocodile au Fayoum. Cependant, plutôt que des personnalités aux contours délimités, aux fonctions précises, les dieux égyptiens sont, selon la belle formule d'E. Hornung, des « nébuleuses », des ensembles aux formes variables, aux pouvoirs, d'une certaine façon interchangeables. Bien sûr, chacun a des attributs qui lui sont propres et grâce auxquels il est identifiable. Par ailleurs, certains d'entre eux apparaissent liés à des activités ou à des domaines spécifiques : le dieu créateur est généralement (mais non exclusivement) un dieu solaire, Atoum-Rê ou Amon-Rê ; Osiris, avec d'autres divinités dont Anubis, préside au monde des morts. Mais, à tout moment, un dieu peut revêtir les aspects et les fonctions d'un autre. Les grands hymnes liturgiques du Nouvel Empire s'adressent à Amon, Ptah et Osiris en des termes tout à fait comparables, qui pourraient parfois faire penser que les Égyptiens étaient monothéistes : « Un, qui demeure unique », dit un hymne à Amon de la XXI^e dynastie.

Un éventuel monothéisme ?

Il est clair, pourtant, qu'au début du III^e millénaire l'Égypte connaît une multiplicité de dieux, héritage probable des cultes pratiqués par les communautés de l'époque néolithique. Chaque ville, chaque village possède son ou ses dieux, dont l'audience est souvent purement locale. Pourtant, au fil du temps, certaines figures divines qui ont sans doute acquis leur importance du fait qu'elles étaient liées à un centre de pouvoir, sont vénérées dans toute l'Égypte. La montée en puissance d'Amon, au départ simple divinité thébaine, à partir du Moyen et surtout du Nouvel Empire, s'explique au moins en partie parce que les rois de la XII^e dynastie, puis de la XVIII^e, étaient d'origine thébaine. Son clergé jouera alors un rôle très important, en particulier dans des affaires complexes et litigieuses de succession royale.

Le fait qu'on s'adresse à Amon, à Ptah ou à Osiris en leur disant : « Tu es l'unique » exprime peut-être le sentiment de l'unité du divin à travers des formes multiples et changeantes ; mais celles-ci peuvent toujours, et au même moment, incarner la divinité, elles ne sont jamais récusées au profit d'une forme unique – sauf peut-être au cours de l'épisode amarnien. Vers la fin de la XVIII^e dynastie, un pharaon, Aménophis IV, abandonne son nom « amonien » pour prendre celui de son dieu, Aton, dont il veut imposer le culte ; du même coup il abandonne Thèbes pour fonder une nouvelle capitale, Akhetaton (Amarna). Le culte d'Amon subira une « persécution ». La réforme d'Akhenaton est cependant ambiguë : elle a une authentique dimension religieuse, mais aussi une portée politique, dans le cadre du conflit qui oppose le roi au puissant clergé thébain : Akhenaton se veut l'unique desservant du culte d'Aton... L'expérience, de toute façon, est de courte durée – elle dure treize ans –, et le culte d'Aton ne remplacera pas celui des autres dieux.

Le système religieux de l'Égypte pharaonique implique donc bien la multiplicité des formes divines, le dieu auquel on s'adresse étant souvent ressenti, sur le moment, comme « l'unique », au sens où tout autre s'efface devant lui. Pour autant, les autres ne sont pas niés, le fidèle se tournant vers celui qui lui est le plus proche, le dieu de son village, celui sous la protection duquel ses parents l'ont placé en choisissant son nom.

Des dieux bienveillants à l'égard des hommes

C'est une des croyances fondamentales de la piété égyptienne. Le monde a été extrait d'une sorte de chaos liquide, l'océan primordial et organisé par un dieu créateur, Atoum, Rê ou Ptah, qui a agi de sa propre initiative, apparemment pour le plaisir de créer et ce monde est bon. Chaque être, du plus grand au plus petit, y a sa place, et l'homme, sans être au centre de la création a été « bien pourvu ». Nulle trace, dans les textes théologiques égyptiens, du concept, si présent à la même époque dans les textes babyloniens, d'un être humain voué au travail et à la peine. Un conflit entre hommes et dieux est bien évoqué : Rê envoie sur terre sa fille, sous la forme d'une lionne terrifiante, qui a pour mission de détruire l'humanité. Bientôt, cependant, il regrette son geste et met fin au massacre commencé.

Si la vision du monde et de l'homme est plutôt optimiste, on reconnaît l'existence de forces mauvaises, susceptibles de renverser l'ordre voulu par le dieu créateur. Ces forces hostiles, mystérieuses, existant peut-être dès l'origine au sein de l'océan primordial, sont représentées par l'ennemi de Rê, le serpent Apophis, contre lequel, chaque nuit, le dieu solaire livre un combat dont il sort toujours victorieux. Et chaque matin le monde renaît avec le lever du soleil : la création n'est jamais achevée, le retour au chaos est toujours une menace.

Cet équilibre du monde est garanti par la présence des dieux. Ils ont leur habitat sur terre, leur « maison », le temple. Il reste peu de chose des plus anciens lieux de culte ; c'est surtout à partir du Nouvel Empire qu'ils nous sont conservés – songeons aux nombreux temples édifiés sous Ramsès II, de Karnak à Abou Simbel. Demeure du dieu, le temple a un double aspect, fonctionnel et symbolique. C'est un microcosme dont les différents éléments résument le monde : le pylône, porte monumentale encadrée de deux massifs de pierre, correspond aux deux « montagnes de l'horizon », entre lesquelles se lève le soleil ; les fûts des colonnes évoquent le jaillissement des tiges de papyrus ; les plafonds étoilés sont à l'image du ciel nocturne. Mais le temple a un usage rituel et est évidemment agencé en rapport avec les cérémonies qui s'y déroulent. En son cœur, le Saint des Saints, complètement obscur, renferme le tabernacle où est enclose la statue du dieu. Seul le prêtre principal a le droit d'y pénétrer. Tout autour, des chapelles peuvent être consacrées à des dieux secondaires. Viennent ensuite des pièces également accessibles aux seuls prêtres : salle des offrandes, salle de l'apparition... L'hypostyle, vaste salle à colonnes, en partie ouverte, débouche sur une ou plusieurs cours à l'air libre, souvent entourées de colonnades. Les fidèles, qui n'avaient pas le droit d'entrer dans la partie « fermée » du temple, pouvaient venir y prier. La vision des images divines ne leur était pas interdite, car le calendrier des fêtes comportait de nombreuses « sorties » des dieux, au cours desquelles leurs images étaient portées en procession non seulement dans le temple, mais dans la ville, voire d'une ville à l'autre. Lors de la « belle fête de la Vallée », le dieu Amon de Karnak s'embarquait avec son cortège sur le Nil et allait visiter les temples de la rive gauche...

Les fêtes, de joyeux rassemblements

Elles offrent en effet des occasions uniques de se divertir et faire bombance : Hérodote, qui a visité l'Égypte au milieu du Ve siècle avant J.-C., a noté que, lors de la fête de Boubastis, on consomme plus de vin que pendant tout le reste de l'année... Par ailleurs, dans la pensée égyptienne, les fêtes sont indispensables au bon fonctionnement de l'univers, parce qu'elles font revivre des événements fondateurs : à Esna, en pleine époque romaine, on commémorait la création du monde par Neith en même temps que la naissance du pharaon – en l'occurrence l'empereur romain – sous la forme d'un enfant divin, légitime successeur de ses ancêtres les dieux.

... mais aussi un culte journalier, essentiel

Assurant la présence au monde des dieux, il est garant de stabilité pour la société humaine. En

principe, le pharaon est le seul véritable prêtre. Bien sûr, il doit « déléguer » ses fonctions au clergé. Chaque jour, à l'aube, après s'être purifié, le prêtre principal du temple va « éveiller » le dieu par des gestes et formules sacrés ; il pare et habille la statue, lui offre sa nourriture quotidienne. Moyennant quoi, le dieu vient animer son support terrestre. S'il y avait manquement au rituel, interruption des offrandes, la société encourrait un risque majeur : les dieux pourraient quitter la terre d'Égypte. Le clergé a donc une place importante dans la société. Sa fonction consiste avant tout à assurer le « service du dieu » ; ce travail de spécialistes exige une connaissance approfondie des rituels et des textes liturgiques ; spécialisées également, les fonctions du scribe sacré, de l'astronome, du prêtre magicien, des chanteurs et musiciens... La « science sacrée » couvre des domaines très divers, de la géographie à la médecine en passant par la pharmacopée ; le clergé est maître d'un savoir, acquis dans les « maisons de vie » liées aux temples, qui peut aussi se transmettre de père en fils. Par ailleurs, dans les grands temples qui possèdent souvent des domaines importants, il existe tout un personnel chargé de produire ce dont les dieux – et leurs desservants – ont besoin : produits alimentaires (pain, viande, bière) destinés aux offrandes, tissus de lin pour habiller les statues divines et les prêtres eux-mêmes. Des artisans et des serviteurs sont également employés pour assurer la décoration, la réfection et l'entretien des temples, véritables entités économiques.

Des monuments funéraires impressionnants

Dans le paysage actuel, leur présence frappe peut-être encore plus que celle des temples. Très tôt, l'idée d'une persistance possible de la vie après la mort s'est imposée aux Égyptiens, ce qui explique l'invention et la progressive mise au point d'un procédé destiné à préserver l'intégrité du corps, la momification. À l'époque la plus ancienne, c'est le roi et sans doute son entourage immédiat qui en bénéficient. Puis, à partir du Moyen Empire, de plus en plus de gens ont accès aux rituels funéraires, désormais très élaborés, qui ont pour objectif de faire du mort un « Osiris », c'est-à-dire un être promis à une survie bienheureuse. La vision de l'au-delà qui s'impose est celle d'un séjour souterrain sur lequel règne Osiris. Le mort y subit un jugement : Anubis et Horus pèsent son cœur sur une balance, de façon à s'assurer qu'il n'est pas alourdi par le péché ; il doit ensuite « se justifier » en présence du dieu en récitant la liste des fautes qu'il n'a pas commises, la « confession négative ». Faute de pouvoir se justifier, le mort serait dévoré par Ammit la mangeuse : ce serait une seconde mort, définitive celle-là. Les Égyptiens n'ont pas pour autant éliminé les terreurs de l'au-delà : il est peuplé de créatures assez sinistres, à en juger par le décor des tombes royales thébaines et de nombreux papyrus funéraires. Cependant, c'est au total une vision relativement optimiste, ce qui peut expliquer que de nombreux étrangers, Grecs puis Romains installés en Égypte, se soient fait inhumer selon les rites égyptiens.

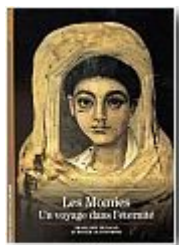
À partir du IV^e siècle avant J.-C., la société égyptienne devient de plus en plus « multiculturelle ». Si les bouleversements politiques et la diversité ethnique engendrent bien des changements dans la vie administrative et l'activité économique, sur le plan religieux, la continuité est tout à fait frappante. Le roi, puis l'empereur, sont toujours symboliquement les garants de l'ordre du monde et de la société, et leur pouvoir considéré comme légitime, puisque d'origine divine. Les dieux traditionnels sont toujours en honneur : les temples les plus prestigieux visibles aujourd'hui, Edfou, Kom Ombo, Philae, ont été édifiés aux époques hellénistique et romaine. Certes, des dieux nouveaux sont apparus, comme Sarapis, « création » des premiers Ptolémées, dont le culte, d'abord centré à Alexandrie, se diffuse dans toute l'Égypte. Mais la religion égyptienne était suffisamment souple pour intégrer des formes nouvelles : dès le Nouvel Empire, elle avait fait place à des dieux venus du Proche-Orient. Pourtant, cette vitalité va progressivement s'étioler au cours du IV^e siècle de notre ère, probablement du fait des difficultés économiques dont souffrent les grands temples ; de plus le christianisme, favorisé par la politique impériale, gagne du terrain et s'impose en Égypte après trois siècles de coexistence pacifique avec les cultes « païens ». La destruction par des chrétiens du temple de Sarapis d'Alexandrie, en 392 après J.-C., sonnera le glas de l'antique religion.

Françoise Dunand
Septembre 2009
Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

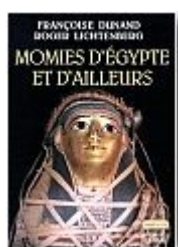
Bibliographie



Les dieux de l'Égypte
Claude Traunecker
Que sais-je ?
PUF, Paris, 3e édition 1996



Les Momies : Un Voyage dans l'éternité
Françoise Dunand et Roger Lichtenberg
Découvertes
Gallimard, Paris, 1991



Momies d'Égypte et d'ailleurs : la mort refusée
Françoise Dunand et Roger Lichtenberg
Éditions du Rocher, Monaco, 2002



Le Comparatisme en histoire des religions
Françoise Dunand, François Boespflug
Le Cerf, Paris, 1997



Les Momies et la mort en Égypte
Françoise Dunand et Roger Lichtenberg
Errance, Paris, 2001